

mé à Paris, & analysé par un Sçavant de nos jours, d'une maniere à en faire u'age.

La plupart des Traductions Latines des Peres Grecs, dit-il, ont été faites en un tems où elles n'étoient pas si nécessaires qu'elles le sont devenues. Il y avoit alors un grand nombre de gens de Lettres qui sçavoient lire avec goût les originaux : mais à présent qu'on ne lit gueres plus le Latin que le Grec, les Peres Grecs & les Peres Latins, dont cependant nous entendons par tout résonner les noms, seroient étrangement négligés, s'il ne se rencontroit des Ecrivains zélés & charitables, qui nous les missent entre les mains dans la langue que nous parlons naturellement.

La condition du Traducteur de Grec en François, n'est pas aussi avantageuse que celle du Traducteur de Grec en Latin. Mr. Despréaux a fait cette judicieuse remarque à l'occasion de sa belle Traduction de Longin. Celui qui traduit en Latin, quand l'Auteur est obscur, se met rarement en peine de le rendre intelligible ; il se contente de mettre des mots qui correspondent à ceux du Texte, & que les Dictionnaires donnent pour équivalents : il n'exige que cela de soi-même, & il ne croit pas qu'on soit en droit d'en exiger davantage. Ainsi la traduction & l'original sont aussi peu entendus l'un que l'autre.

Le Lecteur qui lit la Traduction Françoisise, d'un Ouvrage Grec ou Latin, ne veut aucune obscurité dans ce qu'il lit. Il est mécontent & murmure, si les choses & le style n'ont pas toute la clarté du plus clair ruisseau. Il n'en coute pas peu au Traducteur pour arriver à ce degré de perfection, surtout quand l'Auteur qu'on traduit est difficile. Tout critique qui

compa-